

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**L'écrivain**

Louise Maheux-Forcier

---

Volume 20, numéro 3 (117), mai-juin 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60064ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Maheux-Forcier, L. (1978). L'écrivain. *Liberté*, 20(3), 77-80.

# Prose

---

## *L'écrivain*

LOUISE MAHEUX-FORCIER

On ne demande pas au peintre qui expose : ce tableau vous décrit-il ?... en avez-vous vécu le sujet ou bien l'avez-vous imaginé ?... cette abstraction illustre-t-elle vos propres phantasmes ?... et ce rouge... ce rouge qu'on retrouve constamment d'une toile à l'autre en longeant cette cimaise, ce rouge est-il celui dont votre soeur peignait ses lèvres pour faire le trottoir ? ou le rouge de la première pomme que vous avez croquée ? ou le rouge sang d'un genou écorché quand vous aviez encore la couche aux fesses ? ou le rouge de vos opinions politiques ?...

Bien sûr que non ! Le peintre, on lui fiche la paix le soir du vernissage.

On ne demande pas au musicien après la première exécution d'une oeuvre : ce « do » est-il le vôtre ?... cette subite modulation en mineur vous a-t-elle été inspirée par quelque épisode tragique de votre vie ?... est-ce à cause de l'amant de votre femme que vous affectionnez le triangle et les rythmes ternaires ?... et ces dièses... tous ces dièses, et leur corollaire chromatique ascendant, sont-ils le fait de votre tempérament optimiste ? ou d'une passion pour les échelles quand vous étiez enfant ? ou bien peut-être n'en faites-vous si fréquemment usage qu'en raison d'un joli souvenir qu'ils vous rappellent : la main de votre mère, par exemple, guidant la vôtre sur votre première feuille de papier à musique ?...

Rien de tout cela ! On ne fait jamais d'enquête sur la vie privée d'un musicien.

Jeanne en était là dans ses réflexions, sans avoir eu le temps de se demander si les cinéastes, les chorégraphes, les chansonniers, et autres « travailleurs de l'art », bénéficiaient

du même privilège et pouvaient dormir en paix avec leur bonne ou leur chien sans qu'on leur cherche noise, lorsqu'elle entra au studio d'enregistrement où l'attendaient l'interviewer et le micro.

Elle venait de publier un cinquième roman dont le titre : « le cri vain », allait très certainement, et automatiquement, faire l'objet de la première question. Ayant l'expérience de celles qui suivraient, elle s'était préparée de telle sorte que la réponse à cette question meublerait tout le temps alloué et qu'elle n'aurait pas, cette fois, à patiner sur la glace autobiographique et à commettre les bourdes habituelles, du genre : « j'écris plus volontiers à la première personne, mais il s'agit toujours d'un « je » de narratrice et je n'ai personnellement rien à voir avec ce personnage qui raconte des événements imaginaires !... »

Bien que son métier ne fût pas facile, c'était ce moment-là qu'elle trouvait le plus pénible... ce moment où l'auteur ayant tout donné dans un livre, sous le couvert d'un nom de plume, on semble ne vouloir s'intéresser qu'à son vrai nom et ne commenter la valeur de son oeuvre que s'il n'a pas menti.

Cette fois, elle s'emparerait du micro, et parlerait du livre, coûte que coûte, seulement du livre : « le cri vain »... Le thème de la « tour d'ivoire »... la feuille blanche... le stylo plein d'encre... les mots qui fleurissent... tandis qu'au jardin, se fanent les roses véritables, tandis que les jours et les saisons passent... ni vus, ni connus !... Elle raconterait de quelle façon la narratrice en était venue, dans cette tour d'ivoire, à prendre la réalité pour fiction, la vie pour un rêve, son amant pour un fantôme, sa fille pour une poupée, et de quelle façon, au bord de la folie, s'étant mise à hurler pour qu'on lui vienne en aide, elle s'était rendu compte, non seulement qu'elle criait dans le désert, mais que, de ce désert elle était responsable... Elle parlerait... parlerait... de cette femme, de la narratrice uniquement !... Le quart d'heure serait écoulé avant qu'on ait eu la chance de lui demander : « cette solitude est-elle la vôtre ? » ou bien : « croyez-vous personnellement que la démarche littéraire est absurde à notre époque ? »... ou bien : « on suppose en vous

lisant que vous connaissez très bien le Danemark... et les Danois?... avez-vous des attaches sentimentales avec ce pays?... ou bien...

La petite lumière rouge s'était allumée. L'interviewer mit un doigt sur sa bouche, fixant l'horloge et guettant le signal d'entrée en ondes. Puis, il se tourna vers Jeanne, affable, bienveillant, souriant : « ce beau titre, qui prête pourtant à confusion... comment vous est-il venu ? »

Elle remarqua à ce moment qu'il avait les yeux bleus et les cheveux blonds, tels que dans ses contes, Hans Christian Andersen en donne aux descendants des Vikings ainsi qu'à ce gentil prince dont la Petite Sirène est amoureuse...

Elle commença :

« Je ne sais pas si vous avez déjà eu l'occasion d'entendre un Danois parler français, mais c'est très curieux. Il se trouve qu'il y a douze ans, au début de ma carrière, j'ai eu pour amant un jeune matelot originaire de Copenhague et dont le bateau, surpris par un novembre frigorifique, mouilla de force dans nos eaux jusqu'au printemps suivant. Il connaissait assez bien notre langue pour se débrouiller... et pour ce que les amoureux ont en général à dire, mais il arrivait que son accent détériore les mots au point que mon beau parleur ne s'exprimait plus qu'en charabia. Cependant, il arrivait aussi qu'à cause de cette bizarre prononciation, un mot change totalement de sens en franchissant les lèvres de Christian. Notre liaison fut très orageuse... et le fait de m'attarder quelquefois plus que de raison à ma table (au lieu de le rejoindre au lit où lui, passait le plus clair de son temps), l'amenait à m'apostropher d'une façon qui n'était certes pas de nature à me donner des ailes pour voler vers lui : du fond de la chambre parvenait jusqu'à mes fines et latines oreilles la voix gutturale et blessante d'un pirate enragé qui, plutôt que de m'interpeler par mon nom, m'appelait, par dérision autant que par dépit : « l'écrivain ! », ce qui donnait comme résultat phonétique, vu l'injure amputée de son accent aigu et sectionnée en trois syllabes : « le cri vain ». Voilà : quand j'ai décidé de raconter notre histoire, à la première personne et sans omettre aucun détail, même scabreux, voire obscène, c'est tout naturellement que ce titre

s'est imposé à moi. Il faut vous dire que cette histoire s'est terminée brutalement lorsque, après une séance d'alcôve particulièrement spectaculaire (que je raconte d'ailleurs dans le livre), j'ai annoncé à Chris que nous attendions un enfant ; mes paroles déclenchèrent chez mon Viking une virulente attaque de « mal du pays » qui tombait pile avec le dégel, et qu'il décida d'aller soigner sur-le-champ, son rafiote appareillant le lendemain pour le château d'Elseneur. Je ne le revis jamais, ni aucun membre de l'équipage, ni aucun navire battant pavillon de gueules à la croix blanche. Sans doute mon écumeur nordique s'est-il remis de ses émotions et consolé de nos grossières étreintes dans les bras de cette fameuse Sirène qui a, sur le commun des mortelles, l'immense avantage d'être de bronze... et stérile, et qui, perchée sur son récif, accueille indifféremment dans les écailles de son giron les flots glacés de la Baltique et les chauds marins blonds en goguette sur la Langelinie... Il est bien connu que les Danois, depuis Andersen, ont un faible pour les histoires qui finissent en queue de poisson, et que les Danoises en mal d'odyssée au royaume des hommes choisissent de laisser en gage aux sorcières... le son de leur voix ! ce en quoi il faut bien convenir qu'elles ne sont pas sottes, car rien ne sert de crier dans ce royaume-là ; c'est toujours en vain... »

Jeanne eut un bref moment d'hésitation, le temps de considérer l'interviewer éberlué qui cochant sur sa feuille les questions caduques... Puis, le voyant dans l'embarras, elle enchaîna, tout attendrie et comme en rêve :

« J'ai toujours adoré les yeux bleus et les cheveux blonds. Vous ne viendriez pas prendre un verre chez moi ? Je vous présenterais ma petite fille qui est en train de préparer les « smörgasbord ». Elle s'appelle Christine, évidemment... et vous ?... »

Là-dessus, sans autre forme de cérémonie, on entendit l'indicatif, puis un coussin musical de cinq minutes pour faire le pont entre l'émission écourtée et l'émission suivante.

Le roman fit un malheur en librairie et mit l'auteur à l'abri des soucis matériels pour plusieurs années... mais depuis ce jour-là, on n'interviewe plus jamais les écrivains... en direct !